

# L'Europe, entre folie et Russie

Les Européens ont tort d'emboîter le pas à l'aventurisme américain, plutôt que d'organiser un dialogue sérieux avec Moscou

**I**l n'est bruit en Europe que d'une nouvelle guerre froide. Au raidissement moscovite répond le raidissement des chancelleries occidentales. Au-delà des discours exaltés et approximatifs sur la nouvelle puissance impériale russe, la question posée par les développements russo-géorgiens demeure pourtant celle de l'intégration – inachevée – du monde ex-soviétisé dans ce que Mikhaïl Gorbatchev nommait la « *communauté des nations civilisées* ».

L'intégration des ex-membres du pacte de Varsovie est chose faite, même si nombre de problèmes demeurent. Celle de l'empire russe lui-même est beaucoup moins avancée. Les Occidentaux ont

**Dominique David**

Directeur exécutif de l'Institut français des relations internationales (IFRI)

longtemps erré sur la place à faire à la Russie dans le concert international. Il fallait faire sentir à Moscou qu'il ne pesait plus rien sur la scène internationale ou qu'il n'était autorisé à peser qu'en s'alignant sur les Etats-Unis.

C'est surtout aux Etats-Unis que se sont développées ces stratégies aventuristes, programmant et organisant la faiblesse russe. Mais la Russie est bien plus complexe que ne le croient ceux qui n'y voient qu'un empire à décoloniser. Sa résilience fut remarquable dans les années 1990 : les théoriciens de l'abaissement russe auraient dû se méfier. Et puis l'histoire existe : forces et faiblesses sont passagères ; l'ignorer, c'est faire de la mauvaise politique.

Donc, la Russie se rebiffe... Elle n'est plus la puissance globale d'avant-hier. Pourtant, le spectaculaire redressement de l'ère Poutine, sa puissance énergétique, la confusion politique en Ukraine et en Géorgie, l'illisibilité des stratégies européennes, l'exaspération de l'opinion russe face aux stratégies de marginalisation du pays : tous ces éléments poussent Moscou à revenir dans le jeu. La Russie joue donc ses cartes. Sans douceur, « à la russe », profitant des erreurs des autres

– en l'occurrence de l'aventurisme géorgien. On n'humilie pas impunément les peuples ; on ne méprise pas impunément leur histoire ; on ne leur vend pas de la fausse monnaie démocratique pour s'étonner qu'ils tentent, dès que possible, de changer de fournisseur...

Ce que veut la Russie, c'est être considérée. Dans son arrière-cour traditionnelle, ces pays qui ont vu naître Gogol, Tchekhov ou même Staline, ne pas être traitée comme quantité négligeable. Mais aussi en Europe.

Or, à Moscou, on voit que l'Occident a joué de la faiblesse russe pour gérer le nouveau monde selon ses intérêts : bombardement unilatéral de la Serbie en 1999 ; contournement de l'ONU en 2003 par l'Amérique en dépit des gages de Vladimir Poutine après le 11-Septembre ; extensions infinies de l'OTAN, contraires aux accords tacites du début des années 1990 ; reconnaissance unilatéra-



**On n'humilie pas impunément les peuples ; on ne méprise pas impunément leur histoire**



le du Kosovo ; déploiement de systèmes antimissiles en Pologne contre des armes iraniennes inexistantes, des systèmes dont Moscou pense qu'ils pourraient demain le concerner ; provocations américaines tous azimuts dans des pays « sensibles » comme l'Ukraine ou la Géorgie. Tout cela n'étant racheté que par un « partenariat » avec une Union européenne décevante et cacophonique, et par un médiocre Conseil OTAN-Russie où Moscou fait de la figuration.

Dans un tel contexte, profiter des événements de l'été pour isoler la Russie, comme y invitent la plupart des voix amé-

ricaines et bon nombre de suivistes européens, serait le pire des choix. D'autant qu'à court terme au moins, cette politique d'« isolement » ne pose aucun problème à Moscou. En revanche, elle conforterait à Moscou les tentations les plus nationalistes de l'opinion et d'une médiocre classe politique, qui relève nettement la tête. Ce que la myopie néo-américaine nous interdit de voir, c'est que l'alternative à Vladimir Poutine et Dmitri Medvedev n'est pas pro-occidentale, mais beaucoup plus anti-occidentale.

Il n'est d'autre solution raisonnable que le dialogue et l'intégration de la Russie dans des processus diplomatiques communs. Tout ne peut pas être accepté du Kremlin. A cet égard, la reconnaissance unilatérale de l'Abkhazie et de l'Ossétie du Sud est sans doute l'un des rares faux pas russes de ces dernières semaines. Mais il va bien falloir associer Moscou aux décisions sur les équilibres généraux du continent européen. Reste à voir sous quelle forme, dans une négociation générale comme le propose Dmitri Medvedev, ou autrement.

Quant aux évolutions internes du système politique russe, elles seront lentes, à la mesure du poids de la géographie et de l'histoire. Quand les Russes voient dans le poutinisme l'horizon provisoirement indépassable de leur démocratie, ils nous déçoivent, mais qui sommes-nous pour leur donner tort ? A nous de les aider à développer leur démocratie interne, par l'échange et la coopération, loin des hautaines leçons américaines.

Les Etats-Unis ne comprennent pas grand-chose à la Russie ; leur politique vis-à-vis de Moscou est à la fois incohérente et pousse-au-crime. Quant aux Européens, leur faute est d'avoir échoué à adopter une politique claire vis-à-vis de Moscou, qui transcende les mauvaises humeurs de l'histoire et les stricts intérêts bilatéraux. Leur inclination, visible aujourd'hui, à se rapprocher des discours américains est un mauvais signe. Seuls les Européens peuvent imposer et organiser le nécessaire dialogue avec la Russie. Il faudrait pour cela qu'ils acceptent de parler une seule langue. Et qu'elle soit la leur. ■

## Vagues de réformes par Sergio Aquino

